

## Obstinés de notre absence

Paul Bélanger

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

Michel Beaulieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Bélanger, P. (2001). Obstinés de notre absence. *Liberté*, 43(3), 31–36.

## Obstinés de notre absence

Paul Bélanger

On serait morts déjà portés par des paroles  
désuètes que le vent transporte et besogne  
jusqu'en ses plis les plus ténébreux sous nos  
paupières les gestes trahissaient quelque  
impasse qui nous agaçait et nous avançons  
impatients longeant les murs de la maison  
où chacun s'inachève seulement attentif  
à la vibration des heures notre fin  
la scansion obstinée de notre absence

ooo

On serait morts à petit feu sans que vienne  
l'agonie qu'elle ne distille parmi nos nerfs  
sa douloureuse longée côte après côte  
d'avoir dans son corps cet enfoncement  
clivant l'arbre de la forêt où tu disparaissais  
chaque fois que venait la nuit chaque jour  
rêvé jusqu'au tréfond s'assombrissait  
la tête d'un oiseau roulait  
du ciel vers les roseaux  
en chute libre virevoltant tandis que sa trille  
au contraire montait souvenir déjà  
chant funèbre où je glissais au centre  
d'une saison creuse derrière le paysage  
des caillots pissaient le sang  
au fond du ciel rougeoyant

ooo

Je ne pensais plus à ces heures à présent  
que la vie règnait et que la contre-vie  
conséquemment restait derrière les astres  
voyageurs en chacun atones voix complexes  
reluisant sous la clarté lunaire où vont  
sans efforts des souvenirs de corps  
j'étais aspiré par cette clarté qui montait  
dans le bras douleur blanche et la mort  
venant je roulerais encore un peu

ooo

Au soir précis de ta mort j'écris l'épopée  
sanguinaire d'un adolescent épris  
de vertige qui ressemble à un personnage  
de Salinger ou à Saint-Julien l'hospitalier  
que je suis effrayé par ces mots  
qui portent la mort en eux et sur mon visage  
aterré anéanti pêle-mêle les sensations  
s'engorgent en travers de ma gorge  
les murs suintant ton absence  
couvrant la mémoire de cicatrices invisibles  
pierre gravée jusqu'à la moelle de ce soir  
sans vie je rêve donc j'ouvre le jeu  
et alors j'entrevois entre les escarbilles  
de mes paupières un hibou

ooo

Comme j'entrais tu partais après tant de nuits  
je comprenais que le rêve suit la mort  
dans l'ordre des faits j'ai cherché longtemps  
au chevet des fleuves par les trottoirs  
des villes imaginaires ton corps  
mais il se confondait parmi d'autres pas  
ceux-là plus aériens mais pieutant mon être  
je ne pouvais décrire la nuée et le ventre  
noué j'allais jusqu'au feu brûler la douleur  
corps soufflé par une salve d'acier  
perdu dans la voix de son origine maritime

ooo

Marches-tu seul au milieu d'un champ  
exilé de tes racines je confonds la mort  
à l'œil torve de la machine et j'examine  
une deuxième fois le plafond qui a retrouvé  
toute son unité figé dans un systole  
qui te fait plonger effaçant des registres  
ton nom et par-delà l'oubli je le retrouve  
dans sa jeunesse si même il exista  
depuis l'enfance chacun errant de son âge

ooo

Je ne compte plus frère les jours ni les mots  
qui manquent à l'appel fleurs monuments  
monde d'en bas et monde d'en haut  
et quand bien même je voudrais embrasser  
l'horizon d'un seul homme tel qu'il fut  
en son corps empesé je ne pourrais  
parvenir à son torrent intérieur ailleurs  
que dans un chant qui lui serait si dissemblable  
qu'il se confondrait à l'innombrable  
d'autres signeront leurs ruines  
comme un corps neuf qui renaît  
dépouillé du poids de ses peurs  
et sans fin recommence du fruit  
jusqu'à la racine sans fin une vie durant

ooo

Voici que j'avance mon ami dans la nuit  
magique la raison dépassée par les événements  
le labyrinthe marche en moi comme sur un vieux  
chemin qui ne trouve d'issue ni de fuite  
vers l'intérieur (souffle à l'intérieur du temps)  
à l'heure échue entre tes murs sur ce lit  
le jour de la fête de la Saint-Jean que nous marchions  
m'en souviens parmi les badauds les gens ordinaires  
la très humaine volonté de durer alors  
tu te heurtes au mal et la vie s'assoupit  
aveugle à son dénouement

ooo

Vois-tu le temps chante depuis l'instant où te quitte  
toute gravité s'étirole en fumée dans l'air  
absolument sans texture et depuis nous sommes  
perdus en chemin les mots telles des molécules  
rattachent tes nerfs à ce paysage mais le voyage  
est si bref qu'on se demande s'il a vraiment eut lieu  
les mots ne retiendront rien et la vénération  
des ventres vivants n'y changera rien  
ainsi derrière le monde où nous sommes entrés  
à cette heure où l'horizon avale la lumière  
du jour dirait-on dans une sorte de route où  
*tu roules les autels vers l'intérieur du temps\**  
et tes missels indéchiffrables

ooo

---

\* Paul Celan

Dans cette haute solitude du *pays voilé*  
les ombres collent sur les neurones  
le merveilleux s'abîmant au seuil du cœur  
et n'en franchissant jamais la frontière  
j'oublie ce que l'heure creuse  
la frondaison minérale ente peu à peu  
le corps qui se déforme où la durée n'est  
plus qu'un passager sans destination  
qui entend ses propres pas revenir vers lui  
alors que lui est parti sans retour possible